

CONFINÉE À SEIX

Avec ma grand-mère



Solange Dhair

Solange Dhair

Confinée à Seix
avec ma grand-mère

© Solange Dhair, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7373-8

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma grand-mère, inévitablement.

Préambule

Ces textes ont été écrits quotidiennement durant le confinement, entre le 15 mars et le 25 mai 2020. Ce qu'on y trouve ? Les morceaux choisis d'une tranche de vie hors du temps : deux mois et demi de quotidien, dans un village Ariégeois, chez ma grand-mère. Elle n'est pas le seul protagoniste de ce récit. On y rencontre aussi certains de ses frères et ma mère, laquelle a vécu le confinement dans une grange aménagée, plus loin, dans les montagnes, à trente minutes de marche de notre charmant trou de Seix.

Le but premier de ces lignes était d'immortaliser les meilleures *punchlines* de ma grand-mère et de transmettre son imbattable énergie à ceux qui pourraient en avoir besoin en cette période de l'histoire plutôt effrayante. Chaque jour, donc, un cercle d'initiés recevait quelques chroniques dissipant la morosité ambiante par un frémissement de sourire, un gloussement, voire une franche rigolade.

Ma grand-mère n'a découvert ma forfaiture qu'à mon départ, un texte retraçant notre vie commune d'une bonne soixantaine de jours. Je lui ai fait parvenir une version imprimée et l'ai laissée se remémorer ces moments à son rythme. Je souhaitais préserver le secret pendant mon séjour pour trois raisons : qu'elle ne change son attitude et ne joue pas un personnage se sentant scrutée au microscope, lui donner la joie de raconter son quotidien à ses proches sans que ceux-ci ne lui rétorquent « on sait déjà tout ! » et, *last but not least*, la remercier de son accueil en immortalisant le *best of* des moments passés ensemble.

En recevant cette grosse enveloppe, elle a été submergée par des émotions variées. Elle s'est obligée à goûter ce texte à petite dose pour bien le savourer. Elle a beaucoup ri, forcément. Elle a été intriguée par cette image qu'elle renvoyait (« je dis vraiment autant de gros mots ? »). Elle a aussi eu la sensation désagréable d'avoir été comme filmée à son insu. Des impressions mélangées, donc, mais percevant la bienveillance de la rapporteuse, elle a finalement décidé de bien le prendre.

Avec son assentiment, ce concentré de bonne humeur est aujourd'hui à votre disposition, vous qui ne la connaissez pas encore.

Chaque module peut se lire indépendamment l'un de l'autre. Le terme « elle »

désigne la plupart du temps cette personnalité hors du commun : ma grand-mère, donc.

Bonne lecture. Puisse-t-elle vous mettre du baume au cœur !

Les premiers jours ne sont pas évidents. J'ai l'impression d'être dans un brouillard étrange, cauchemardesque, où la seule réaction viable est celle d'oublier le monde sous une couette et d'attendre le réveil. Et c'est donc effectivement dans ce cocon duveteux que je me fourre, avec l'haletante dystopie de *la Servante écarlate*. Je lis les deux tomes à la suite, la gorge irritée et la tête lourde – premiers symptômes de la fin ? – en bouffant des sablés, ultime geste de plaisir avant l'apocalypse.

Et puis, trois jours après son enfouissement ouaté, l'auteur de ces lignes renaît de ses cendres. Les bourgeons, sous l'effet du soleil, déploient de vifs pétales, les montagnes pépient de mille plumages moirés et, subitement, la vie reprend, légère (elle le serait sans doute encore plus si j'avais englouti moins de gâteaux secs) et enivrante, en dépit du contexte surréaliste.

Il faudrait commencer par raconter ce que je fais ici, dans le fin fond des Pyrénées ariégeoises, chez ma grand-mère (que j'ai la trouille de contaminer : ne suis-je pas en train de répandre le virus en Ariège par ma seule présence ?), en pleine période de confinement. Après quelques mois bien denses à Paris, une semaine de vacances s'imposait. Rien ne me ressource plus qu'un séjour dans ces vertes vallées. Je m'y rends donc, le bagage léger et l'œil joyeux. Dans ma valise ? Quelques livres, trois pantalons (un correct, un troué et un abominable leggin dessinant sans pitié chaque recoin de ma morphologie à bosses pour le cas improbable où j'aurais envie de faire du sport) et surtout, surtout, pas d'ordinateur. Le maître mot de cette courte semaine étant la plus parfaite déconnexion. La suite m'a pris de court (qui parlait d'intuition féminine ?). En une journée et demie, il n'y a plus de retour possible vers la capitale où, comme sur le reste du territoire, débute un confinement drastique (mesures de « distanciation sociale », nécessité d'être muni d'une attestation de déplacement dérogatoire datée du jour à chaque sortie, interdiction de quitter son logement à plus de 500 mètres, même pour éviter un meurtre domestique... de quoi rendre poissons rouges les joggeurs parisiens cloîtrés dans des studios de 25 mètres carrés). Que la Chine ou l'Italie suivent ce régime depuis un certain temps déjà

ne nous a manifestement pas préparés : nous sommes tous pris de stupeur. Qu'imaginait-on ? Qu'émerveillé par notre culture et notre histoire, le virus nous fasse grâce ?

Soyons honnête, je m'estime chanceuse d'être ici. Il y a de l'espace, un jardin et de la compagnie. Une histoire bien moins drôle se serait écrite si j'étais restée coincée, seule, à Paris. D'autant qu'au fond de moi, je rêvais depuis longtemps de vivre dans ce village abritant une partie de mes racines... *be careful of what you wish for* ! Une période indéterminée s'ouvre subitement. À savourer à chaque instant malgré cet angoissant contexte.

Il fait beau. Mon grand-oncle Jean, 84 ans, travaille seul à son immense jardin potager. D'ordinaire, en cette période, son frère Pierre, guère plus âgé, l'aide à réaliser ses semis. Mais, confinement oblige, ce frère ne descendra probablement pas de sitôt dans la région. Comme mon oncle Jean vient chaque matin, à 9h pétantes, visiter sa sœur (ma grand-mère) en dépit de tous les avertissements qu'on a pu lui donner au sujet de la distanciation sociale, je me dis que ça ne changera pas grand-chose si je le croise à plus d'un mètre dans son jardin l'après-midi. Je propose donc mon aide, qu'il agréé aussitôt, et passe une heure à désherber une parcelle (mais vraiment modeste, comme parcelle... c'est long, cette affaire !) de son allée de framboisiers. Dès que j'ai le dos tournée, sa voisine, Claudannie, l'interpelle : « J'ai vu une jeune personne dans votre jardin ! ». Du tac au tac, oncle Jean rétorque à cette vilaine curieuse : « C'est ma fiancée ! ».

Ma grand-mère, à qui son frère relate cette anecdote, réagit aussitôt : « Hé ! Quand on a une carte bleue, on peut tout se permettre ! » (Note aux lecteurs : les seules richesses de mon oncle Jean est son jardin potager et sa famille...). Voilà. Ma réputation est maintenant établie au sein du village.

Aujourd'hui, j'astique les vitres du rez-de-chaussée, côté cuisine et salle à manger. C'est un travail ingrat : la fumée de l'âtre dépose une pellicule poisseuse sur toutes les surfaces qu'elle effleure. Au bout d'une heure et demie, les six vitres du lieu laissent enfin passer la lumière du jardin. J'entends dans mon dos ma grand-mère qui passe : « Grand-Maman, je vous laisse ouvrir les fenêtres partout ? » (comme on sort de l'hiver, chaque rayon de soleil est accueilli comme le messie pour réchauffer les murs glacés). Réponse souriante et adorable : « Oui, ma chérie, très bonne idée, va ouvrir les fenêtres ! », je reprends, un peu plus fort : « Je VOUS laisse tout ouvrir ! ». Toujours aussi suave « Très bien, ma chérie, ouvre tout ! ». Je ferme ma gueule. Ma grand-mère a décidé d'économiser les piles de son sonotone. Ça va être long...

Je m'active dans la cuisine quand j'entends ma grand-mère s'esclaffer dans sa chambre, à l'étage du dessus. Elle est au téléphone. Quand enfin, elle descend, je me précipite pour lui demander la cause de tant en joie. Il s'agit du récit de son fils, anesthésiste à Paris. La veille au soir, en quittant l'hôpital à vélo du côté de Montparnasse, il s'est fait ovationner par les personnes confinées dans leurs appartements, pendant au moins 10 minutes. Lui, très digne, a continué à pédaler en saluant façon *Queen Mum*. Comment l'ont-ils repéré ? Quelqu'un guette la sortie de l'hôpital et donne le signal d'alarme dès qu'un soignant paraît. Je ris, aussi, bien sûr, en imaginant mon oncle au milieu de cette lointaine foule en délire. Mais au fond de moi, je suis plutôt émue. C'est vrai qu'ils donnent beaucoup, nos soignants. Saurons-nous les remercier suffisamment de tous les risques qu'ils prennent pour nous ?

Au déjeuner, dehors, au soleil, ma grand-mère me confie sa technique pour ne plus se lever incessamment de table lorsque feu son mari était encore de ce monde.

Lui : « ça manque de sel... » (sous-entendu : « femme, lève-toi et marche ! »).

Elle, innocemment : « Tu trouves ? ».

Et hop, tout en douceur, « bobonne » reste tranquillement installée à sa place tandis que son seigneur et maître se lève pour récupérer la salière dans le placard d'à côté. Échec et mat. Toujours pratique de se refiler les trucs et astuces des couples, en période de confinement. Ça peut sauver des vies.

10 heures du matin. Une voiture de la gendarmerie stationne devant l'unique supérette du village. C'est assez rare en temps normal mais dans le contexte du covid 19, ce coin de France reculé est également contrôlé fréquemment par les représentants de l'ordre pour limiter les déplacements des riverains. Il y a déjà la queue à la boulangerie. C'est-à-dire qu'il y a trois personnes, mais avec le mètre de distanciation réglementaire, on se croirait chez *Angelina* un samedi après-midi. La personne qui attend juste devant moi est un vieux monsieur à l'air angélique qui doit titiller les 90 ans. On se salue urbainement et on attend notre tour au milieu du carrefour ensoleillé. Voyant que je reste à distance, le vieil homme se tourne vers moi gentiment et me fait comprendre que je peux entrer dans la boutique sans risque d'infraction. La boulangère perçoit le manège et s'exclame bien fort : « Monsieur Durand est un coquin. Il aime beaucoup les femmes... plus il en est proche et plus il est content ! ». Elle pétille d'affection pour ce client. Elle enchaîne, en lui servant sa flûte de campagne : « Vous ne nous faites pas un bébé, hein, monsieur Durand, pendant cette quarantaine ? ! » Du voile de sa voix à l'accent rocailleux, notre protagoniste baragouine un je-ne-sais-quoi et s'en va, heureux comme un pape, baguette sous le bras et béret sur la tête. La gouaille française n'est pas morte, non Madame !

« Le matin, quand j'ouvre mes volets vers 6h30, un héron s'envole et part vivre sa journée sur *l'Esbintz* (un affluent de la rivière glacée qui borde le magnifique jardin potager de mon oncle Jean), du côté de la *Campagnole* (sa grange située aux portes du village). C'est ici qu'il revient, la nuit, ses ailes se confondant avec